Philippe ALBERT

La P... et le bâtard

Philippe Albert

La P... et le bâtard

© Philippe Albert, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9113-9

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Toi qui m'interdis la joie de m'unir à toi,
prends garde d'être un jour la cible du destin.

Les Mille et une nuits

1

Il faisait très beau à Nantes. Très chaud aussi. Et ce dernier dimanche de juin 2002 traînait en longueur, gavé de lumière et de chaleur. Assis à la terrasse d'un café, face à la rue piétonne, devant une bière plus très fraîche, Pierre Skalski se gavait du défilé incessant de ces fourmis en habits de cigale qui profitaient du soleil, pas pressées d'être à lundi. Tous ces badauds se regardaient, se frôlaient, échangeaient sans vergogne, parce que sans conscience, leurs bestiales phéromones. Les secondes, les minutes, les heures, moites et lascives, paressaient, se pâmaient, ivres de ces peaux odorantes et humides, laiteuses ou café, tendres ou marbrées, cannelle ou fripées, granuleuses ou poilues.

Pierre se prit à soudain détester cette humanité grouillante et placide qui caressait le temps, alors que lui ne savait que le tromper ou le tuer. Il les enviait, ces salauds de vivants.

Ils étaient tous complices. Tous. Les obèses et les en-manque-d'amour, les crâneurs et les blondes, les rabougris et les chauves, les noirs et les mères à poussette, les jeunes fauves en rut et les brunes, les grands et les bourgeoises coincées, même les chiens et les timides, tous, ils étaient tous complices, et retardaient son rendez-vous avec Sophie.

Sa hargne, plus que la chaleur, lui brûlait la cervelle et il commençait à s'agiter sur sa chaise. Il se surprit à grincer si fort des dents qu'il crut que ses voisins de terrasse l'entendaient. Il jeta un discret coup d'œil autour de lui. Personne ne le regardait, bien évidemment, pas plus la mamie pimpante qui sirotait son jus de fruit que le vieux solitaire en bois brut plongé dans la lecture de son journal. Le gros rougeot débraillé, quant à lui, perdait sa vue dans le décolleté d'une jolie femme qui papotait et riait avec deux ados boutonneux, pendant que le couple, juste à côté, avait les yeux seulement occupés par l'amour. Les mains et la bouche aussi.

Mais c'était certain, il ne pouvait rester là, à s'énerver bêtement. Il lui fallait marcher. À l'ombre. Alors il vida son verre rapidement, le dos courbé, les coudes au corps, et régla son compte à la soucoupe devant lui, en monnaie qu'il ne fit ni sonner ni trébucher, par peur de se faire remarquer. De déranger aussi. Quelqu'un quittait le café et attirait les regards. Il en profita pour se lever, se faufiler, et se fondre dans la foule. Il évita de justesse une montagne de muscles, heurta l'épaule d'une pimbêche aux lèvres pincées à qui il demanda pardon trois

fois, et la marée humaine l’emporta.

*

Depuis quelques minutes, il marchait derrière une grande bringue, aux fesses plates et à la maigre chevelure d’un blond fadasse. Elle portait, accroché au cou, un insondable fourre-tout, un truc informe et bariolé, moitié tissu moitié cuir, moitié indien moitié rocker. Un machin bizarre quoi, un bidule hideux qui ressemblait à s’y méprendre à un sac de Martine, son ex-femme. Il se rappelait cette horreur.

Il l’avait ouvert un soir, ivre de solitude, pour y chercher une cigarette, alors qu’il n’avait jamais fumé. Il n’en trouva pas. Il n’y pêcha qu’un carré de papier blanc glacé, froissé, gribouillé à la hâte, qui donnait rendez-vous au même endroit, mais pas à 14 h, ma chérie, plutôt à 15, à cause de Janine, je t’expliquerai, je t’aime, Claudio.

Une minute plus tard, blanc et glacé, dans son pyjama froissé, debout au pied du lit conjugal, la voix cassée, le cœur en morceaux, il chuchotait à sa femme que lui aussi l’aimait, alors que ce n’était pas vrai, qu’il avait eu envie d’une cigarette parce que ça faisait plus de trois mois qu’elle ne voulait plus de lui, qu’il avait ouvert son sac parce qu’il dormait dans le salon, qu’il n’avait trouvé qu’un papier blanc à fumer qui disait qu’un Claudio l’aimait, à cause de Janine. Il grelottait. Martine déplaça son grand corps de rouquine dodue, et l’invita sous la couette, dans sa chaleur. Il implora quelques explications. Il les eut toutes.

Il y a quatre mois, commença-t-elle, les seins frémissants…

Ça démarrait presque comme un conte de fées, et le ton y était. C’était plutôt un compte de faits. Un compte de méfaits aussi. Mais, à la fin, c’était un conte de fesses. Elle se régala à tout lui raconter, dans le moindre détail, même le plus cru, le plus cul. Son regard étincelait, sa voix tremblait à parler de tous les plaisirs qu’elle avait pris, de ceux à venir, parce que ça ne se terminerait jamais grâce à l’amour partagé. Il la trouva belle avec ses épaules tachées de fauve.

Deux ans et demi s’étaient écoulées depuis. Il ne fumait toujours pas.

*

Devant lui, la blonde asperge, l’œil amusé, se retourna sur un jeune fanfaron, le génital moulé dans un pantalon blanc, conscient de sa beauté de mec plus ultra. Il était bronzé mais pas trop, et frisotté au fer, supposa méchamment Pierre qui, en le croisant, renifla les puissants effluves de son après-rasage. Il portait,

tels des trophées, deux chevalières à brillants et un lourd collier doré, vrais miroirs à midinettes. Pierre se réfugia dans le hall d'entrée d'un immeuble, pris d'une brusque et féroce jalousie. Bien malgré lui, la rage souleva sans mal le rocher qui fermait le gouffre dans lequel il avait précipité tous ses souvenirs de jeunesse. Des mofettes de brillantine et d'eau de Cologne bon marché s'échappèrent d'abord, suivies de relents de charcuterie et de mauvaise bibine accompagnés de grasses plaisanteries et de rires niais. À vomir. Puis surgirent les images scintillantes des mâles de la tribu Skalski, arborant chaînes, gourmettes et chevalières en toc qui rutilaient au cou, brillaient aux poignets et aux doigts. Ils se pavanaient à l'envi, et tous, oncles et cousins, tous grands et bruns, séducteurs de pacotille, phénomènes de bêtise absolue, jouaient de leur torse velu, de leur prunelle noire. Et Pierre se souvint, le cœur plein de haine, du dédain qu'ils avaient pour lui, le bâtard, l'intello qui, pas de chance, n'avait à opposer à leur arrogante virilité qu'un corps décharné, une insignifiante chevelure blondasse, un menton fuyant, et des yeux d'un bleu délavé.

Oui, il n'était qu'un gringalet. Oui, il avait été conçu hors mariage, et son géniteur ne l'avait pas reconnu. Oui, en 1948, un habile dragueur avait fait d'une jeune fille ingénue une fille-mère, lui laissant sur les bras ce qu'on appelait alors un enfant naturel, un enfant de l'amour. Elle venait d'avoir dix-huit ans. Pour les Skalski, sauf pour le grand-père, elle restait une putain, et son fils un bâtard, même s'il avait été légitimé, à l'âge de cinq ans, par le grand Daniel, l'aîné des enfants de la tribu. C'était écrit en lettres calligraphiées sur le livret de sa famille.

Il eut pourtant l'heur de plaire à Martine parce qu'il ne se moquait pas de son teint rousselé, et qu'il n'était pas effrayé par sa folle crinière. Bien au contraire.

Mais ce qu'il aimait surtout chez elle, c'était son ébéniste de père. Alors il l'épousa.

*

Il attendit d'être calmé pour reprendre sa marche, et emprunta rapidement une rue étroite, très fréquentée elle aussi, mais protégée du soleil par les vieux immeubles qui la bordaient. Il y faisait presque frais.

Fort heureusement il ne voyait plus l'efflanquée et son foutu sac. Il ne voyait plus Martine non plus. Depuis plus de deux ans elle faisait flamboyer ses éphélides dans les bras de ce Claudio, sans doute en Italie.

Un soir, il avait trouvé la maison vide en rentrant de l'atelier. Dans une lettre

posée bien en vue sur le bahut du salon, sa femme lui annonçait qu'elle le quittait. Des mots qui tremblaient à cause de ses larmes lui dirent que les enfants savaient où elle était, qu'elle savait enfin qui elle était, qu'elle était heureuse avec son Claudio, qu'il l'avait trop humiliée, qu'il ne lui avait rien donné, tout refusé, pas même raconté son enfance, qu'elle ne voulait rien et qu'il pouvait garder la maison, l'atelier, ses secrets, les deux voitures et le reste. Adieu et point final en pleine figure.

Perdu dans ses souvenirs, il bouscula un barbu du genre débonnaire. Le choc contre son épaule lui fit retrouver un peu ses esprits, et il évita in extremis un matelot à pompon. Une nouvelle fois il s'écarta de la foule et se réfugia cette fois sous un porche, le corps tremblant et trempé de sueur, surpris, presque abasourdi, par ces brusques réminiscences, par leur netteté et par la puissance des émotions qui les accompagnaient.

Martine la Rouquine… Il n'avait pas pensé une seule fois à elle depuis sa rencontre avec Sophie.

Les Skalski… Sa pseudo-famille… Son père, ses oncles et tantes, ses cousins et cousines, son chien Tommy, la grand-mère, Pépère le gentil, pourquoi surgissaient-ils tous soudain de sa mémoire ? Il n'avait pas pensé une seule fois à eux depuis… depuis quand déjà ?

Depuis la naissance de son fils… Oui, bien sûr.

Ce jour-là, pour la première fois, il avait osé appeler son géniteur. Ce coup de téléphone l'assomma. Il pleura des heures entières, et ses larmes creusèrent ce gouffre, cette oubliette de l'esprit, dans lequel il précipita la tribu entière et son géniteur. Il y poussa aussi sa mère, oui, sa mère ! en même temps que tous les souvenirs de son enfance et de son adolescence, mais également ses rêves d'avenir… Grands dieux ! vingt-sept ans s'étaient écoulés depuis ! Comme le temps passait vite quand on vivait dans le seul présent !

Avant ce malheureux coup de téléphone ? Il éludait déjà soigneusement toutes les questions sur sa jeunesse.

Ses adieux aux Skalski ? Il se rappelait maintenant que c'était exactement le 20 août 1967. Il avait dix-neuf ans. Une semaine auparavant, il avait répondu à une annonce et rencontré Jacques, le père de Martine. Celui-ci l'embaucha, l'hébergea même, le prit en affection, et lui apprit le métier. Après un infarctus, il lui confia son ébénisterie. Quand il mourut prématurément, il y avait dix-huit ans, Pierre le pleura beaucoup, partageant pleinement le chagrin de Martine. Tous deux avaient perdu un père.

Yolande, sa femme pédiatre, leur laissa l'entreprise, et s'empressa de rejoindre

Médecins du Monde.

*

Il reprit une nouvelle fois sa marche, et se retrouva rapidement place Graslin. C'était là qu'il avait rencontré Sophie, cinq mois auparavant.

C'était un samedi soir. Il errait dans les rues de Nantes, désœuvré, le cœur en bandoulière. Place Graslin, il s'arrêta devant le menu du restaurant *La Cigale* proposé sur le trottoir à l'appétit des passants. Il chaussa ses binocles en demi-lune et commença à le lire. Il se régala d'abord de la description des plats. C'était sophistiqué, poétique même parfois. Mais son plaisir fut rapidement gâché quand il regarda les prix. Seuls les riches pouvaient s'offrir ce restaurant. Il aurait suffi, en passant, de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Il haussa les épaules, se gifla mentalement, maudissant son esprit rêveur, fit un rapide demi-tour sur lui-même, et se retrouva nez-à-nez avec une jeune femme qui ressemblait presque trait pour trait à Marie Laforêt, l'une de ses chanteuses préférées et son idéal féminin depuis l'adolescence. Il en eut le souffle coupé.

— Excusez-moi, pourriez-vous m'indiquer la direction du cours des Cinquante-Otages, s'il vous plaît ? lui demanda-t-elle, avec sur les lèvres le plus séduisant des sourires. Je me suis un peu perdue. C'est bête, hein ?

Bien sûr qu'il pouvait lui indiquer la direction du cours des Cinquante-Otages. Il pouvait même lui raconter que cette avenue rendait hommage aux Nantais fusillés par les Nazis, en représailles de l'exécution d'un officier allemand, le 20 octobre 1941, par un commando de la Résistance. Il pourrait aussi lui dire qu'il ne comprenait pas pourquoi ça s'appelait cours des Cinquante-Otages, alors qu'il n'avait eu que quarante-huit fusillés, mais que ce fut quand même un massacre. Il aurait pu lui raconter tout un tas d'histoires, pourvu qu'il pût la retenir des heures, des journées entières. Il aurait pu, oui.

Mais non. La mâchoire décrochée par une langue devenue de plomb, il resta quelques longues secondes bouche bée, puis bafouilla quelques mots sans suite qui lui firent monter la honte au front.

Elle lui parla quand même pendant trois délicieuses minutes, souriante et volubile. Pour éviter son regard, il fixait sa bouche, fut vite fasciné par le mouvement des lèvres parfaitement ourlées, et ne lui offrit en retour que hochements de tête et onomatopées, partagé entre l'émerveillement d'être en face du sosie de Marie Laforêt et la stupéfaction qu'une telle femme pût rester avec lui, plutôt que de s'échapper, rebutée par sa timidité.

Elle était inaccessible, trop belle pour lui. Il ne la méritait pas. Pourtant, la tête baissée, les yeux sur les chaussures flambant neuf qui lui martyrisaient les orteils, il osa lui demander :

— Quelqu'un vous a-t-il déjà invitée à dîner à *La Cigale* ?

À dire les choses comme ça, à brûle-pourpoint, il se trouva prétentieux, un tantinet mondain, un rien vieux jeu, et surtout dégoutant parce que déplacé. À vue de nez, trente ans les séparaient, tel un large fossé tout aussi infranchissable que celui créé par sa beauté. Et il n'avait jamais su parler aux femmes, surtout à celles qui lui plaisaient, et celle-ci, il la désirait déjà, et même plus que ça.

— Non… Pourquoi ? répondit-elle, sa jolie tête légèrement penchée sur le côté.

Elle jouait les candides, c'était certain, pour le troubler, le faire chavirer. C'était gagné, car il se mit à trembler, et c'était bien fait pour lui. Ça lui apprendrait, mais rien n'était moins sûr, à demander n'importe quoi, n'importe comment, à n'importe qui. Pourtant il releva la tête, héroïque, et osa lui regarder les yeux. Cernés de noir, ils étaient d'un vert si lumineux que, ébloui, il n'y vit pas la moquerie. Elle y était pourtant, avec le mépris. Forcément. Il le savait maintenant.

— Moi non plus, laissa-t-il tomber, bête, mais bête à pleurer, à manger du foin !

Plus con que moi tu meurs, ou t'es un vrai Skalski ! se reprocha-t-il aussitôt, les idées affolées.

Il ne voulait pas dire ça ! Il voulait dire qu'il lui serait impossible de franchir seul les portes de ce restaurant, parce que ce n'était pas un endroit pour un artisan ébéniste, qu'il était le fils d'un chauffeur de camion, même pas un vrai parce qu'il avait été adopté, que sa mère était fille-mère, qu'il avait de l'argent pourtant grâce à la vente de la maison, de l'atelier et des machines à bois, mais que ça ne suffisait pas parce qu'elle était aussi belle que Marie Laforêt en pleine jeunesse. Et puis, il y avait trop de boiseries, le comptoir était trop beau, aussi long, aussi vieux que la Muraille de Chine. Pourtant il aimait les vieux meubles, et ceux qu'il avait fabriqués ressemblaient à des anciens. Il avait même eu un client chinois, et les noms des plats sur le menu sentaient tellement bon que ça lui coupait l'appétit, à cause des prix. Et elle qui allait croire qu'il voulait se faire inviter, lui qui ne saurait pas comment se servir d'un couteau à poisson, mais il avait quand même trouvé, l'année dernière, un livre en solde qui racontait la vie de Marie Laforêt, parce qu'il l'aimait.

Il ouvrit la bouche pour s'expliquer, certain de ne pas trouver trois mots. Il